

times, dédaignant la raison, et traitant d'hérésie l'amour de la liberté. M. Ozanam les a finement caractérisés dans une phrase de ses lettres : « Plusieurs, dit-il, pensent avoir la force parce qu'ils ont la violence et l'emportement, qui sont au contraire, comme tout ce qui est convulsif, des preuves de malaise et de faiblesse (1). » Cette école ne lui pardonna pas sa modération ; elle osa accuser de *reniements* l'homme qui avait porté le plus hautement le drapeau de sa foi. Ozanam sut distinguer le chrétien dans l'adversaire qui l'attaquait déloyalement. Il laissa passer en silence cette absurde accusation, et se borna à rassurer, dans une lettre confidentielle, quelques amis lyonnais qui s'étaient assez naïvement effrayés pour son orthodoxie. Les traces de ses dissensiments avec ce que j'appellerai l'école violente sont d'ailleurs assez nombreuses dans sa correspondance. Ce n'est ni la partie la moins instructive de ses lettres, ni la moins belle leçon de charité qui résulte de sa vie.

Cet instinct sûr et précoce des besoins de son temps lui fit aussi dès l'abord embrasser les deux grandes œuvres qui devaient remplir sa vie, l'apostolat au sein de la jeunesse et le service des pauvres. Son ardente charité le mêla momentanément à une foule d'autres œuvres sans doute ; mais il revenait sans cesse à celles-ci avec une sorte de préférence. Il les unissait dans sa pensée comme dans sa conduite. Porter la lumière de la foi dans ces classes pauvres, aujourd'hui presque toujours privées des consolations religieuses, servir d'intermédiaire entre elles et le prêtre qu'elles ne connaissent souvent que par les calomnies de ses ennemis, consacrer à leur service les forces d'une jeunesse intelligente, ramenée sérieusement à la pratique du christianisme, tel fut le but d'Ozanam. Voilà ce qui fit de lui l'inspirateur

(1) T. II, p. 44.